

A Cery

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 52

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



LE SAVOLES, LE 79 DÉ DÉCEMBRE 1932.

Mon bouen'ami Conteur,

Cein t'est te dza arrevà d'einvita qu'auqu'on à goûtà, dé té rédzoï dé preindre ona bouena souïe (repas) avoué on'ami et d'être tot solet po la medzi? Hier, demindze, y comptâve avâi le Gros Féli por medzi la sepa u tsapllia-bou, vers mé. A midzor feru, la sepa étâi couéta; é ne l'y manquâve tiet la grêsse qu'on l'y pu fetsi fenamaint dévânt de la medzi, et pouâi, avoué ma fenna, n'eïn atteindu, pacheintâ tant qu'à on' hâore. Adon, quand n'eïn iu que nion ne ve gnâi. n'eïn étâ freccassi noutra sepa qu'étâi rude bouena.

As-te dza agotâ de la sepa u tsapllia-bou? Y a rein dé meillhâo, mé la faut à fére sein rein régrèttâ et rein pliorâ, faut bouetâ práo dé tot, bin brassâ.

Te bouete don déssus le foua ona bouena gotta d'évoué; peïndant qu'elle tsaude, te cope de pan dein on'émèna, on dietze, aôbin ona terrena, méfaut de pan dû, de la sandze (galette) quemeint on couésâi dein le teïmps u for de velâdzo, vé le Djan-Alfred. Quand t'eïn a djerni le fond, tecope per déssus de fruit dé laitéri tant qu'on ne vâie pas mé le pan, te réquemince, te rebouete de pan, de fruit, tsé tra, tsé tra, tant qu'y ien êsse práo. Po le derrâi coup, se t'à de râsson (sciure) dé fruit dé Pertze, t'eïn bouete ona couessattâie avoué tant min dé sau et dé pâivre. Quand l'évoué est couésainta, te la verse tsau pou, ein vereint dé cé, dé lé, et tant que y ein êsse dou dâi déssus. Te câuvre bin tot le commerce (dein le teïmps on ceïn bouetâve déso le lévêt (duvet) et te lâsse teri et bonnâ ona bouena vouârba.

Dein le tuffet (caquelon en fonte), te fâ êtsâudâ on bocon dé burro gros quemeint la maïtia de poing u gros Emile; avoué on pita-ravons, t'êcliaffe bin adrâi tré tius lou bocons dé pan, te méclio tot lo commerce. Adon ton burro est tsaud, estra tsaud, tot rodze; te l'accouet déssus tot d'ona bourraïe et ceïn dâi fére ona pechein-ta dzélaïe.

Y a rein mé à fére tiet dé medzi. Avoué ceïn, mon Conteur, te fâ tornâ on mort, mé é faut qu'à tsaque couellierâ y êsse ona cordetta dé fruit, on téléferadzo di l'émèna à la gordze. Le rélavâdzo est vito fé.

Crâi-to que le Gros Féli êsse dépit quand é récèvré lo Conteur?

On coup que me n'onclio Djan esppliquâve à n'on Valdoustan quemeint cllia sepa sé fasâi, é ne mouesâve pas mé à la grêsse et finessâi dinse: Quand l'évoué coué, la sepa est féte.

A té révâire, me n'ami Conteur, porta té bin et bouen'annâie.

Te n'ami: Djan-Pierro dé le Savoies.

BROUILLARD

CERTAINEMENT, l'objectif est faussé, pour donner des images aussi floues! Ou bien est-ce un rêve, ce va et vient de fantômes ébauchés, là-bas, au pied d'un décor gris de cathédrale? En tout cas, la cathédrale est certainement un décor pour profiler, sans ombres, sa silhouette pâle, derrière les feux croisés des projecteurs. On voit bien que c'est une toile de fond, sans relief mais assez joliment vraisemblable: un ensemble juste, un dessin fortement estompé. Et plus loin une masse laiteuse, uniforme, lasse le regard qui cherche à savoir ce qu'elle cache... des pans de mur, le squelette d'un platane, et, plus loin encore, on aime à se représenter les montagnes. Au fond, sommes-nous certains de les voir encore, au lever du rideau?

On se prend à fixer les phares d'autos, allumés en plein jour, sans qu'ils nous obligent à baisser les yeux. Des lumières roses qui marquent le contour du filament. Le tram fond doucement dans un crépitemment d'étincelles violettes, glissant sur les voies humides, il siffle de colère impuissante et réclame le sable qui lui permettra de mordre sauvagement le rail traître. Maintenant, invisible, on l'entend chanter joyeusement sa victoire. Et de nouveau, le brouillard remplit le silence.

Peu à peu, on est saisi de tristesse et le pas ne sonne plus sur le chemin détrempé. Peut-être est-ce à cause des arbres qu'on entend pleurer lentement, goutte à goutte, sur les bords de la route, leur grande solitude et leur douleur, d'être abandonné, aveugles, dans cette grisaille froide... si longtemps.

Le brouillard.

C'est en rase campagne qu'il faut aller le voir; là, il a toute la place pour s'étendre et une longue tranquillité muette pour emballer les choses dans son immense papier de soie. Vous êtes seul à marcher contre ce mur mobile qui vous encercler toujours, vous pressez le pas, mais vous n'arrivez pas à le dépasser, vous montez un crêt, il y arrive avant vous! Brusquement, vous vous retournez... il est encore là!

Au loin, un klaxon d'automobile vous semble un appel déchirant de bateau en détresse.

Le brouillard a transpercé vos habits... et vous sentez qu'il envahit votre âme...

Benj. Guex.

Précieux renseignement. — Dans une ville de la Suisse romande, un étranger aborde, au sortir de la gare, un jeune garçon à la mine fûtée et lui demande: — Pourriez-vous, mon ami, m'indiquer où se trouve la fabrique de pâtes alimentaires?

— Non, m'sieu; j'sais pas où c'est.

L'étranger s'éloigne; mais quand il a fait une centaine de pas, il s'entend appeler:

— M'sieu! M'sieu!

Il revient sur ses pas et rejoint le gamin qui, lui, n'a pas bougé.

— C' que vous demandiez, m'sieu, c'est p't-être la fabrique de macaronis qu'vous voulez dire?

— Mais oui, mon garçon!

— Alors, voilà!... Eh! ben, je sais pas non plus où c'est.

A Cery. — Le directeur de l'Asile des aliénés fait visiter ses pensionnaires à un de ses amis.

— Celui-ci, dit-il, c'est un pauvre diable qui a perdu la raison parce qu'il aimait une femme qui a épousé un autre homme.

— Il a l'air assez tranquille. Et celui-là, un peu plus loin, qui paraît absolument fou furieux?

— Celui-là, c'est l'autre homme précisément.

ELISEE CHABLANC

Histoire de Noël

AU quartier des Mousquines à Lausanne, vivait, il y a quelques années, un vieux garçon impénitent, Elisée Chablanç, qui passait pour être un original fini. Cependant, de même que les fous qui divaguent le sachant et le voulant ne sont point de véritables fous, les « originaux », qui sont conscients de leur originalité et qui en connaissent les causes profondes, se trouvent être fréquemment des citoyens d'une grande valeur, parce qu'ils ont des opinions raisonnées et qu'ils n'ont rien de commun avec les troupes de singes et de perroquets qui pullulent à la surface du globe, loin de tout travail de la pensée. Chablanç était un de ces originaux-là et, sans sa modestie et sa timidité, il aurait pu se trouver à la tête d'un des partis politiques de notre capitale, à condition qu'il eût su manier les hommes. Mais, tel qu'il était, il gardait pour lui-même toute sa philosophie, ses idées claires et son grand bon sens. Sans faire beaucoup de bruit, il vivait avec une sœur qui le complétait fort heureusement, vu qu'elle était aussi sociable qu'il était renfermé. Malgré cette particularité de caractère, Elisée Chablanç ne se désintéressait aucunement des affaires publiques ni de la vie de l'humanité, mais conscient des réserves trop nombreuses qu'il aurait eu à apporter à la manière de vivre des enfants de son siècle, il se taisait, afin de ne pas se mettre en opposition ouverte et constante avec tout son entourage. Son silence ne ressemblait en rien à une abdication, car, retranché en son for intérieur, il se sentait tout puissant et, en ce refuge, ne craignait personne. Cette façon d'être n'était peut-être pas très courageuse, mais, dans les relations avec l'extérieur, sa timidité et son humeur pacifique surtout le paralysaient grandement. Au reste, il aimait à se rappeler l'exemple du physicien et astronome Galilée, lequel, devant les inquisiteurs romains, fut forcé d'abjurer la théorie de la rotation de notre planète autour du soleil, mais qui ne put s'empêcher, malgré tout, d'ajouter à l'adresse de ses juges: « E pure si muove. » (et, pourtant, elle se meut) Elisée Chablanç voyait dans cette attitude la preuve que la pression extérieure ne suffit pas pour annihiler une conviction profonde; donc, il n'avait pas peur d'être, s'il le fallait, seul de son avis.

Chablanç avait organisé ses loisirs avec la méthode qu'il mettait en toute chose, de sorte que la parfaite régularité de sa façon de vivre ne souffrait guère d'exceptions. Toutefois, dans des circonstances extraordinaires comme, par exemple, après une votation ou une élection dont le résultat lui tenait à cœur ou lorsque des événements importants se produisaient, on le voyait renverser assez facilement l'ordre dans lequel il disposait habituellement de son temps. C'est ainsi qu'en un jour de Noël — était-ce en 1921 ou 1922? — en sortant du sermon entendu à l'église de St-François, il ne prit point le chemin direct du retour, mais descendit à la rue Centrale, puis, remontant la rue du Pont, il vint aboutir à la rue de la Mercerie et parcourut encore plusieurs des vieilles rues et places de la ville. Tout le long du chemin, il distribuait, sans mot dire, à chaque enfant qu'il rencontrait une pièce de quatre sous prélevée sur un rouleau tiré